

L'Institut Canadien-Français a inauguré ses salles de la petite rue St. Jacques par une séance publique, qui a réuni un auditoire on ne peut plus nombreux et distingué. Le discours d'inauguration a été prononcé par le président, l'Hon. M. Chauveau et a été suivi d'une lecture sur l'avenir de la nouvelle institution par M. Hector Fabre, l'un de ses plus actifs fondateurs. D'éloquentes allocutions furent ensuite prononcées par Mgr. l'évêque de Montréal, qui avait daigné honorer l'Institut de sa présence, par M. D. Masson, président de la Société St. Jean-Baptiste, par M. Granet, Supérieur de St. Sulpice, par le R. P. Vignon, directeur du Collège de Ste. Marie et par le R. P. Aubert, supérieur des Séminaires. Le lendemain l'Institut Canadien célébrait le quinzième anniversaire de sa fondation, et l'Hon. M. Kierskouski prononçait un discours sur l'histoire de la révolution de Pologne, son pays natal. Le *Mercantile Literary Association* qui suit l'heureuse idée adoptée l'année dernière par ses directeurs d'appeler ici toutes les célébrités de l'Amérique, a fait entendre au public le Dr. Rae. Cet estimable savant a parlé pendant trois heures consécutives de ses merveilleux voyages à la recherche de Sir John Franklin, sans voir diminuer ses nombreux auditoires. Si l'on ajoute à tout cela les lectures qui se donnent au *St. Patrick's Literary Institute*, au *Young Men's Christian Association*, au collège McGill, à l'École normale Jacques-Cartier, et à l'Institut des Artisans, où M. Hunt fait un cours complet de géologie économique, les nombreux bazars, concerts et représentations dramatiques donnés au profit des pauvres ou des institutions de charité, on se convaincra que le public de Montréal, pour l'emploi de ses longues soirées d'hiver n'a absolument que l'embaras du choix.

L'Institut Polytechnique a fait dernièrement ses élections annuelles. Cette institution établie sur le plan des académies européennes, a vu le nombre de celles où l'on ne peut être admis sans avoir subi certaines épreuves particulières. Le rapport du secrétaire, M. Lévesque, que nous avons sous les yeux, constate que huit nouveaux membres ont été admis dans le cours de l'année 1858. Classe des Belles-Lettres: M. Hector Fabre, sur la production de son essai sur le Chevalier de Larimier; M. Adélar Baucher, sur la production de son essai sur l'Eloquence dans les Beaux-Arts; M. Patrice Lecombe, sur la lecture de sa nouvelle: *La Terre Paternelle*; M. Joseph Lenoir, sur la lecture de la poésie: *La Fenêtre ouverte*; M. Cyrille Boucher, sur la production de ses écrits sur l'Education Classique; M. Joseph Roy, sur la production de sa lecture sur le Maréchal St. Arnaud, et M. George Desbarats, sur la production de son essai sur l'esclavage dans l'antiquité. Classe des Beaux-Arts, M. D. De Féo, sur la production de dessins et de peintures. Des entretiens ont été faits par les membres de l'Institut dans le cours de l'année sur les sujets suivants: La position faite à l'artiste dans la société moderne est-elle méritée? par M. P. Letondal; De l'Influence du Christianisme sur la Législation Romaine, par M. W. Marchand; Des Dangers auxquels la Langue Française est exposée en Canada et des moyens d'y obvier, par l'Hon. P. J. O. Chauréau; Anatomie et Physiologie du larynx, par le Dr. Bibaud; Du Système des Poids et Mesures chez les nations anciennes et modernes, par M. le Professeur Regnaud; A-t-on eu raison, au 16^e siècle, dans l'Europe Occidentale, d'abandonner l'art ogival, alors existant, pour se livrer à l'imitation des Œuvres de la Grèce et de Rome ancienne? par M. A. Lévesque; De l'utilité de l'étude du Dessin, par M. de Féo. Les objets d'art suivants ont été exposés aux séances de l'Institut: une série de plans pour la construction d'édifices publics, par M. Lévesque; des dessins à la plume, par M. Richer; des portraits à l'huile et au crayon, et des dessins à l'aquarelle, par M. de Féo; une collection d'ouvrages canadiens reliés splendidement par MM. Beauchemin et Payette et par M. John Lovell, destinés à être présentés à l'Empereur des Français en reconnaissance des présents que S. M. a faits à la bibliothèque du Parlement et à celle du département de l'Instruction Publique.

Les élections ont donné pour résultat: président, H. Pelletier, Ec., M. D.; 1^{er} vice-président, J. G. Bibaud, Ec., M. D.; 2nd vice-président, M. N. Bourassa; secrétaire, M. A. Lévesque; trésorier, M. G. Desbarats; classe des sciences, président, M. Bibaud, Ec., L. L. D.; classe des belles-lettres, président, l'Hon. P. J. O. Chauveau, L. L. D.; classe des beaux-arts, président, M. N. Bourassa. L'Institut a ensuite adopté une résolution exprimant la douleur qu'éprouvent ses membres de la perte d'un de leurs confrères les plus distingués, feu M. le Commandeur Viger.

BULLETIN DES SCIENCES.

— Procédés pour teindre et parfumer les fleurs. — Nous lisons dans un journal:

On a parlé récemment comme d'une nouveauté piquante d'un secret pour teindre et parfumer les fleurs, et leur donner la couleur et l'odeur qu'elles n'ont pas naturellement: Un savant botaniste, M. Charles Morren, rappelle que le procédé permettant de teindre et de parfumer les fleurs est connu depuis longtemps.

Le noir, le vert et le bleu sont trois couleurs particulièrement rares chez les fleurs, et que les curieux désiraient y introduire. Il n'est point difficile d'arriver à ce résultat. Voici le moyen que M. Morren a prescrit, à cet effet, d'après les anciens auteurs.

Pour obtenir la matière de la couleur noire à communiquer aux fleurs, on cueille les petits fruits qui croissent sur les aunes; quand ils sont bien desséchés, on les réduit en poudre. Le suc de rue desséchée sert à ob-

tenir la couleur verte; le bleu s'obtient avec les bluets qui croissent dans les blés. Ces deux matières étant bien sèches, on les réduit en poudre fine pour servir à produire la couleur verte ou bleue.

M. Morren recommande d'opérer de la manière suivante pour communiquer aux fleurs une des trois couleurs précédentes.

On prend, dit notre botaniste, la couleur dont on veut imprégner une plante, et on la mêle avec du fumier de mouton, une pinte de vinaigre et un peu de sel. Il faut qu'il y ait dans la composition un tiers de la couleur. On dépose cette matière, qui doit être épaisse comme de la pâte, sur la racine d'une plante dont les fleurs sont blanches; on l'arrose d'eau un peu teinte de la même couleur, et, du reste, on la traite comme à l'ordinaire; on a bientôt l'étrange plaisir de voir les oeillets, qui étaient blancs, devenir noirs.

Pour le vert et le bleu, on emploie la même méthode.

Pour mieux réussir, on prépare la terre. Il faut la choisir légère et bien grasse, la sécher au soleil, la réduire en poudre et la tamiser. On en remplit un vase et l'on met au milieu une giroflée blanche ou un oeillet blanc, car la couleur blanche est seule susceptible de subir ce genre de modification. Il ne faut point que la pluie ni la rosée de la nuit tombent sur cette plante. Durant le jour on doit l'exposer au soleil.

Si on veut que cette plante se revête de pourpre de Tyr, on se sert de bois de Brésil pour la pâte, et pour teindre l'eau des arrosements. On peut avoir, par ce moyen, des lys charmants. En arrosant la pâte avec les trois ou quatre teintures, en trois ou quatre différents endroits, on obtient des lys de différentes couleurs.

Un Hollandais, grand amateur de tulipes, mettait macérer les oignons de cette fleur dans des liqueurs préparées dont ils prenaient la couleur. D'autres découpent un peu de ces oignons, et insinuaient des couleurs sèches dans les petites scissures.

Voici enfin le complément de ce curieux procédé, c'est-à-dire la manière de communiquer artificiellement un suave parfum à toute plante, même à celles qui exhalent une insupportable odeur.

On peut commencer, dit M. Morren, à remédier à la mauvaise odeur d'une plante dès avant sa naissance, c'est-à-dire lorsqu'on en sème la graine, si elle vient en graine. On détrempe du fumier de mouton dans du vinaigre ou l'on met un peu de musc de civette ou d'ambre en poudre. On met les graines, ou même les oignons, durant quelques jours, macérer dans cette liqueur. Les fleurs qui viendront répandront un parfum très doux et très agréable. Pour plus de sûreté, il faut arroser les plantes naissantes de la mixture où l'on a mis tremper les semences.

Le P. Ferrari dit qu'un de ses amis, bel esprit et grand philosophe, entreprit d'ôter au souci d'Afrique son odeur si choquante, et qu'il y parvint. Il mit tremper, durant deux jours, ses graines dans de l'eau de rose où il avait fait infuser un peu de musc. Il les laissa sécher quelque peu et puis les sema. Ces fleurs n'étaient plus entièrement dépouillées de leur mauvaise odeur, mais on ne laissait pas de ressentir, au travers de cette odeur primitive, "certains petits esprits étrangers, suaves et flatteurs, dit le père Ferrari, qui faisaient supporter avec quelque plaisir ce défaut naturel." De ces plantes, déjà un peu amendées, il sema la graine avec la même préparation décrite plus haut. Il en naquit des fleurs qui pouvaient le disputer par la bonne odeur aux jasmains et aux violettes. Ainsi d'une fleur auparavant le plaisir de la vue et le fléau de l'odorat, il fit un miracle qui charma à la fois ces deux sens.

A l'égard des plantes qui viennent de racine, de bouture, de marcotte, l'opération se fait au pied comme pour les couleurs.

Telles sont les indications données par un savant botaniste, d'après les anciens auteurs d'horticulture, pour opérer ces curieuses transformations.

BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

— Dès qu'un homme est parvenu à illustrer son nom, fût-il enfant trouvé, tout le monde veut être son cousin de près ou de loin. C'est ce qui arriva au général Vaillant quand il fut promu au grade de Maréchal; tous les maréchaux ferrants qui s'appelaient Vaillant, et il y en a plusieurs de ce nom en Bourgogne, réclamaient l'honneur d'être de sa famille.

Le brave Maréchal eut la bonté de donner à l'un d'eux les renseignements qu'il désirait pour pouvoir établir sa parenté. Cette lettre, cédant à l'ancienne, et dont M. Jobard a pu se procurer une copie dans la Haute-Saône, auprès du maréchal-ferrant qui l'a reçue, est un modèle de simplicité antique; c'est ainsi que devaient s'exprimer les grands hommes de Plutarque. Nous remercions M. Jobard de nous avoir rapporté ce précieux document autobiographique d'un des hommes les plus remarquables de notre époque par sa science et sa modestie.

Paris, le 17 Octobre 1852.

"Monsieur, vous m'avez adressé une bonne lettre, et celui qui l'a écrite doit être un brave homme; je serais très fier qu'il fût mon parent; mais je ne sais pas si nous pourrions éclaircir ce point.

"Le nombre des Vaillant est fort grand en France, et il y a peu de probabilité qu'ils aient une souche commune; il est plutôt à croire que c'étaient dans l'origine des gens de pas grand'chose comme naissance, qui, ayant montré du courage, ont reçu ce sobriquet flatteur.

"C'est encore la mode dans le midi de la France, et ce devait être très-commun autrefois, quand les actes civils étaient mal tenus et que les vilains, comme vous et moi, Monsieur, comptaient pour si peu dans le monde; mais laissons cette digression et venons au fait que vous tenez à éclaircir.

"Mon père, que j'ai eu le malheur de perdre en 1823, avait été Secrét-